

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395
PNM n° 400 - Novembre - 1^{ère} année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.
Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

LES « MÉPRISANTS » DE LA RÉPUBLIQUE

par **PATRICK KAMENKA**



87 % des Français souhaitent que les salaires soient indexés sur l'inflation

A la bataille menée par de nombreux salariés de ce pays pour l'augmentation des rémunérations, face à l'inflation, les hausses des prix des biens de consommation de première nécessité et des factures énergétiques, la macronie et ses affidés n'ont opposé que dénigrement, autoritarisme, provocation et mépris. ■■■ (Suite en page 4)

PORTRAIT

MOSES NAPPELBAUM, LE REMBRANDT DE LA PHOTOGRAPHIE

par **BERNARD FREDERICK**

C'était le plus grand portraitiste soviétique, parfois appelé le « Rembrandt de la photographie » : **Moses Solomonovitch Nappelbaum**. Sa carrière, d'assistant du photographe portraitiste le plus important de la période pré-révolutionnaire et du début de l'Union soviétique, fait l'envie de tout photographe. Il en a formé beaucoup.

Né à Minsk en 1869, il est déjà, à l'âge de 15 ans, un jeune assistant dans le studio du portraitiste Francesco Boretti. D'abord apprenti copieur – une personne qui imprime des portraits – il devient rapidement retoucheur, et peu de temps après apprenti photographe.

■■■ (Suite en page 8)



Moses Nappelbaum

Éditorial



QUATRE CENTS

par **BERNARD FREDERICK**

Voilà qui pourrait passer inaperçu : un petit numéro sous le titre d'un journal. Regardez bien : 400

Notre *Presse Nouvelle Magazine*, notre PNM, en est à son quatre-centième numéro et aborde donc sa quarante-et-unième année. 401

Ce 1er novembre 1981, cela faisait six mois que la gauche unie était au pouvoir après l'élection, en mai, de François Mitterrand à la présidence de la République. Pour la première fois depuis 1947, le gouvernement comptait des ministres communistes dont un ancien des foyers de la CCE, Charles Fiterman ; la loi abolissant la peine de mort venait d'être promulguée (9 octobre) et les nationalisations étaient lancées (26 octobre) dans la sidérurgie et dans six grands groupes industriels (CGE, Thomson, Brandt, Saint-Gobain, Rhône-Poulenc, Pechiney-Ugine-Kuhlmann).

Bref, la PNM est née en même temps que de grands espoirs dans notre pays. Ces espoirs, notre journal n'a cessé de les porter jusqu'à ce jour : paix, liberté, progrès, fraternité. Nous ne cesserons jamais de les porter.

L'époque l'exige autant que nos convictions profondes. La guerre frappe en Europe. Les inégalités sociales se sont creusées comme jamais ; l'extrême droite s'en nourrit qui progresse partout jusqu'à s'installer au pouvoir (Suède, Italie, Pologne, Hongrie) ou se qualifier pour le second tour de l'élection présidentielle en France et faire élire 89 députés à l'Assemblée nationale.

Dans ces conditions, la PNM, si elle est un « petit » journal, reste une grande voix progressiste.

Fidèle à sa grande aînée que fut la Naïe Presse, le plus grand quotidien yiddish d'Europe, la PNM défend aussi une histoire singulière, celle du mouvement ouvrier juif et de ses valeurs. Elle œuvre à la connaissance de l'apport des artistes et écrivains yiddish à la pensée universelle et à la production artistique sous toutes ses formes.

Avec votre soutien, chères lectrices et chers lecteurs, nous continuons ! ■

CARNET

À LA MÉMOIRE DE SIEGMUND GINGOLD

Ce 15 octobre 2022, lors des obsèques de Siegmund Gingold [1], lecteur assidu de la *Presse Nouvelle Magazine*, adhérent de la première heure de l'UJRE et de MRJ-MOI, nous étions présents pour saluer une longue vie d'un généreux et fidèle engagement communiste.



Né en 1922 à Aschaffenburg (Allemagne) dans une famille juive récemment émigrée de Pologne, Siegmund arrive en 1933 à Paris, ses parents ayant fui les persécutions nazies. Comme ses frères aînés, David, Léo, Peter [2] et sa sœur Fanny, il s'engagea dans la Résistance au sein de la MOI (Travail allemand). Léo et Fanny mourront en déportation.

Siegmund a contribué à fournir des renseignements sur l'occupant dans la Somme, travaillant au risque de sa vie comme traducteur. Il échappera aux persécutions et poursuivra, après la guerre, avec son épouse Hélène Fischlenski, son engagement antifasciste et les combats contre le colonialisme, le racisme et les discriminations, pour la justice sociale et la défense de la mémoire. Chaque année, avec Hélène, il célébrait la Journée de la

déportation devant la plaque qu'ils avaient faite apposer dans leur cité du 137 Bd. de l'Hôpital à Paris. Tant qu'il l'a pu, il a participé activement à nos assemblées générales, avec nos regrettes doyens d'âge, si dynamiques, Robert Endewelt, Paulette Sarcey, Maurice Cling...

Aux côtés d'Anne Jollet et de Luc Gingold, entourés d'une présence nombreuse, étaient notamment présents ses amis et camarades de la section du 13e arrondissement de Paris, tel Serge Boucheny, ainsi que les valeureux représentants de la branche de la famille résidant en Allemagne. À toutes et tous, nous renouvelons nos fraternelles condoléances. ■ UJRE & MRJ-MOI*

[1] Siegmund Gingold, Mémoires d'un indésirable. Juif, communiste et résistant. Un siècle d'errance et de combat, L'Harmattan, Paris 2004, 152 p., 16 €.

[2] Peter Gingold, *Jamais résignés ! Parcours d'un résistant du XXe siècle*, L'Harmattan, Paris, 2013, 183 p., 23 €.

* <http://museemrjmoi.com>

ERRATUM

Le mois dernier, nous vous informions de la disparition de **Claire Falinower** et terminions en présentant nos plus affectueuses condoléances à leur fils, Clément-Marc, ainsi qu'à sa famille et à ses proches.

Nous avons découvert ce mois et en sommes très chagrinés, que disposant d'une information incomplète, nous avions omis de citer **Sylvain Falinower dit Babou**, frère de Clément-Marc, fils de Claire et Simon. Qu'il trouve ici toutes nos excuses et nos très sincères condoléances. ■



UJRE/PNM

Communiqué

NON À LA NORMALISATION DU RASSEMBLEMENT NATIONAL. RESTONS VIGILANTS !

Le 13 octobre dernier, **Serge et Beate Klarsfeld** se rendent à Perpignan pour remettre la Légion d'honneur à **Philippe Benguigui**, président de l'association *Zakhor, Pour la Mémoire* du camp de Rivesaltes. À cette occasion, le maire de la ville, dirigeant du *Rassemblement national*, **Louis Aliot**, propose à Serge Klarsfeld de lui remettre ainsi qu'à son épouse Beate, la médaille les faisant tous deux citoyens d'honneur de la Ville, ce qu'ils acceptent.

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE), comme beaucoup d'autres, ne comprend pas cette acceptation. Cette cérémonie a engendré énormément d'incompréhension, de questionnements, voire de colère, d'autant que durant la campagne électorale des dernières

Il est né en 1926, à Varsovie, et la Varsovie de son enfance demeura pour lui la ville des lumières, avec son intense vie juive culturelle, artistique, politique et sociale. Il retrouvait d'ailleurs l'histoire de sa propre famille dans *La famille Moskat* de Bashevis Singer. Arrivé à Paris en 1937, il fréquenta l'école Lucien de Hirsh, qui lors de l'exode, emmena les enfants à Villers-sur Mer où il devora Rousseau, Voltaire, Balzac, Proust, Dostoïevski... et ce furent les adieux avec son père, engagé volontaire, arrêté et déporté le 17 juillet 1942, qui mourra à Auschwitz.

Après la guerre, il fréquente un temps les *Cadets* de l'UJRE, avec sa sœur, dite *Morale*, puis c'est **Rio de Janeiro** en 1947. Membre de la *Fédération juive brésilienne*, il contribue à la création du *Musée juif* dont il est le premier président. Quoique membre de la *Commission des droits de l'homme*, il parle peu de la Shoah en famille. C'est le procès Eichmann qui le décide à

témoigner à la fois pour Spielberg et pour les écoliers de Rio de Janeiro.

Ses réflexions sur la guerre et le judaïsme s'approfondissent au fil des ans. Il notait récemment : « *Je souhaite la mort juive de quelqu'un qui a payé le prix d'être juif, cela me donne droit à un Kaddish* ». Il nous a quittés ce 10 octobre, Flávio et Rosine, ses enfants, étaient auprès de lui. ■ (extraits du *Kaddish* de Rosine Perelberg, sa fille)



J'ai rencontré Jorge Josef, quasi-frère de mon regretté mari, Joseph Alman, lorsqu'il rendait visite à sa sœur, Madeleine Wain. C'était un homme chaleureux, érudit, plein d'humour, attentionné, toujours au fait des dernières parutions littéraires, y compris des derniers prix Goncourt... J'adresse mes plus affectueuses condoléances à toute sa famille. ■ Tauba Alman

AVIS DE RECHERCHE

Gitla Mindla Rapaport

Présidente de la société historique de Flines-lez-Raches, Monique Heddebaut, co-auteurice de l'ouvrage *Être Juif dans le Nord et le Pas-de-Calais 1939-1945* (voir page 5) a un thème qui lui tient à cœur : l'engagement dans la Résistance, en particulier dans les rangs des FTP-MOI. Elle n'a trouvé qu'un seul dossier aux Archives départementales du Nord (avec Joseph Szpiro, Zeller Meier Ozias, Gitla Rapoport) et une seule notice du Maitron* signalant les liens

de Gitla avec le bassin minier. Elle sollicite les témoignages de familles de militants communistes. Merci d'avance à tout lecteur qui aurait des informations sur les liens ayant existé entre Gitla Rapoport et la région Nord d'en informer le journal qui transmettra. ■ PNM

* <https://maitron.fr/spip.php?article180027> (notice RAPAPORT Gitla, Mindla par Daniel Grason, version mise en ligne le 23 avril 2016, dernière modification le 25 avril 2016).

VIE DES ASSOCIATIONS

UN GESTE CHOQUANT.



vous informe

municipales, M. Benguigui s'était mis en retrait de la représentation locale des *Fils et filles des déportés juifs de France* (FFDJF) pour soutenir à temps plein la candidature de Louis Aliot.

Face aux nombreuses réactions, Serge Klarsfeld a tenté de se justifier. Ainsi, dans un entretien accordé à Sonia Devillers (France Inter) le 21 octobre 2022, il explique que la « *droite extrême* » n'est plus un ennemi politique mais un adversaire, qu'il vaut mieux que cette droite extrême se rapproche de la droite plutôt que l'inverse, que l'ADN constitutif de l'extrême droite est exclusivement l'antisémitisme et que Louis Aliot et Marine Le Pen ne sont pas antisémites puisqu'ils ont condamné la rafle du Vel' d'Hiv.

L'UJRE, qui a toujours soutenu de toutes ses forces le formidable combat mené pendant plusieurs décennies par le couple Klarsfeld, se trouve désemparée et choquée, et observe avec grande inquiétude une telle dérive. Elle porte à votre connaissance* la lettre ouverte à Serge Klarsfeld, que lui ont adressée **Denis Peschanski** (historien, directeur de recherche au CNRS – CESSP, France) et **Renée Poznanski** (historienne, professeur émérite (Université Ben Gourion du Néguev, Israël), qu'elle approuve sans réserve. ■

L'UJRE
Paris, le 24 octobre 2022

* Tribune in *Libération* du 17/10/2022 : Lettre ouverte à Serge Klarsfeld, décoré par Louis Aliot : « *L'extrême droite reste l'extrême droite* » (<https://cutt.ly/mNfntKd>)

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE AQUARELLE

14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

« ISRAËL: NAISSANCE D'UN ÉTAT (1896-1941) »

lu par **HENRI Blotnik**

En une bonne centaine de pages d'une lecture des plus utiles, Dominique Vidal retrace les jalons de l'émergence de l'État d'Israël, dont il rappelle qu'il est l'un des rares à être né d'une décision de l'Organisation des Nations Unies [1]. Si le projet naît et est porté par le mouvement sioniste fondé par Theodor Herzl lors du Premier congrès sioniste mondial de Bâle, qui fixe l'objectif de la création d'un État juif, ce sont aussi les affrontements des empires lors des deux guerres mondiales qui vont marquer des étapes décisives. En cinq chapitres qui reprennent les périodes marquantes, il décrit d'abord la période pré-mandataire puis mandataire, après que l'Empire britannique s'est vu chargé de mandat sur la Palestine. Il revient sur les plans successifs de contrôle du « foyer juif » comme de la composition du mouvement sioniste ; les socialistes gagnent progressivement en influence mais ne partent pas majoritaires ; ils doivent faire face aux sionistes généraux, modérés privilégiant l'entente avec les Anglais, et, à leur droite, aux révisionnistes admirateurs de Mussolini, militaristes et agressifs, l'influence du bloc religieux restant limitée.

Face au phénomène, les Arabes pour leur part, refusent de collaborer avec les autorités



Dominique Vidal

mandataires, pratiquent une politique de la chaise vide, restent divisés dans des structures claniques et convaincus de la solidarité des États arabes voisins. La sympathie de ces derniers pour l'Allemagne nazie montant en puissance va mener les Anglais à tourner le dos à la déclaration Balfour et à donner des gages pour tenir les alliances en offrant un Livre Blanc qui limite l'immigration juive et sa capacité d'acquisition de terres.

L'entreprise nazie d'extermination des Juifs d'Europe cause la perte irrémédiable de millions de Juifs, un chapitre est consacré à examiner toutes les dimensions de la rupture radicale que produit la Shoah. La nouvelle situation internationale créée après la défaite des fascistes et des nazis ouvre une période plus favorable aux forces progressistes mais surtout à une redistribution des cartes entre puissances, c'est un autre chapitre consacré à la description de la transition du mandat britannique au retour à l'ONU. Enfin, les affrontements sur le partage de la Palestine, le choix de la solution à deux États écartant le projet de fédération, sont revus en détail, comme l'expulsion des Palestiniens, pour



Plan de partage proposé par l'ONU en 1947

terminer sur un chapitre consacré au soutien par l'URSS du jeune État d'Israël.

Bien des aspects du conflit qui perdure, inscrits dans cette période de gestation, sont à garder en mémoire. ■

Dominique Vidal, Israël : naissance d'un État (1896-1949), Éd. L'Harmattan, 123 p., 12 €.

www.editions-harmattan.fr/livre-israel_naissance_d_un_etat_1896_1949_dominique_vidal-9782140296192-74461.html



LES POGROMS DE NOVEMBRE 1938

HISTOIRE

Les termes *Kristallnacht* et *Pogroms de novembre* désignent tous deux les actes de violence contre les Juifs qui ont été commis principalement dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, dans tout le Reich allemand. Organisée et initiée de manière centralisée par la direction nazie, la violence a été menée aux niveaux local et régional par des membres des SA et des SS.

Environ 400 personnes ont été assassinées ou poussées au suicide. Plus de 1 400 synagogues et autres lieux de culte ainsi qu'environ 7 500 commerces et habitations ont été détruits. Des cimetières juifs et d'autres institutions de la communauté juive ont été ravagés.

Dans les jours suivants, la Gestapo a arrêté environ 30 000 hommes juifs et les a emmenés dans des camps de concentration où des centaines ont été assassinés ou sont morts des suites de sévices. ■



Des femmes juives de Linz, en Autriche, sont humiliées en public par des pancartes en carton accrochées autour de leur cou et indiquant : « J'ai été exclue de la communauté nationale ».

LES «MÉPRISANTS» DE LA RÉPUBLIQUE

par **PATRICK KAMENKA**

(Suite de la Une)

Le record en la matière a été atteint par le PDG de Total Energies, Patrick Pouyanné. Face aux salariés en grève dans les raffineries du groupe multinational pour exiger une augmentation de leurs salaires de 10 %, il a osé se plaindre en s'estimant « fatigué » des attaques menées à son encontre. Ce qui ne l'a pas gêné pour justifier l'augmentation de +52 % de sa rétribution qui atteint la modique somme de 500 000 euros mensuels. Soit l'équivalent de plus de 300 années de SMIC... en une année, alors que le salaire brut dans l'entreprise va du Smic à près de 3 000 euros. Une goutte d'eau – ou plutôt d'essence – si l'on met en perspective les vrais chiffres que taisent quelques media complaisants, toujours prêts à s'indigner de la mobilisation des salariés « nantis ». En effet, le profit de Total atteint 18 milliards d'euros au premier semestre de cette année, sans oublier le versement de 2,5 milliards d'euros de dividendes à ses actionnaires... Profit, toute honte bue, obtenu en bonne partie grâce à la crise ukrainienne et aux jeux spéculatifs sur l'énergie.

Face à la lutte des salariés de Total et d'Esso (Exxon Mobil), au lieu de voir les pouvoirs publics jouer l'intérêt national et d'appeler à la négociation entre direction et syndicats, l'Élysée a choisi la politique du bâton ordonnant la réquisition *manu militari* des grévistes.

Au-delà des faits, ce mouvement de lutte pour les salaires pose des questions de fond en mettant le doigt sur les racines du mal qui ronge une société de plus en plus inégalitaire : à savoir le système capitaliste, ses privilèges de caste. Selon l'Insee, les gains cumulés en France par les secteurs de l'énergie, de la raffinerie et des services de transport « représentent 6,6 points de la valeur ajoutée produite par l'économie au deuxième trimestre de 2022... », constate *Le Monde diplomatique* (10/2022). Cela représente, en France, pour ces trois secteurs, un gain de 40 milliards d'euros sur 2019, relève en substance le mensuel.

Cette crise met aussi l'accent sur les questions de transformation du système énergétique pour limiter les émissions de CO2. Avec en toile de fond le retour au prix régulé de l'énergie et d'un service public dans ce secteur clé.

Dans le même ordre d'idées, quand les élus de la



Nouvelle union populaire écologique et sociale (Nupes) pose la question de la taxation des superprofits et que les salariés revendiquent leur part du gâteau, la réponse du gouvernement Macron-Borne est claire : c'est un non catégorique, le ministre de l'Économie, Bruno Lemaire, allant jusqu'à ironiser pour savoir ce que sont les superprofits ?

« En combattant ce mouvement, c'est contre tous les travailleurs que se battent les fondés de pouvoir du capitalisme mondialisé. De la même manière, ce même pouvoir transforme l'acte parlementaire le plus important, le vote du budget de la nation, en un acte d'autoritarisme en se préparant à utiliser l'article 49.3 de la Constitution », souligne Patrick Le Hyaric dans sa lettre hebdomadaire.

Face à ce veto, les élus de la *Nupes* ont opposé un autre projet de société, pour contrer la politique de réduction des déficits du gouvernement Borne et refuser toute hausse d'impôt, pour la justice sociale, climatique et fiscale. Ceci, comme l'indique *l'Humanité* du 21 octobre, afin de « partager les richesses plutôt que de faire la chasse aux pauvres », de « résorber la dette écologique plutôt que les déficits budgétaires » et de « taxer le capital plutôt que faire des cadeaux aux riches ».

Quatre mois seulement après les élections législatives, *Le Monde* note dans son éditorial du 21 octobre, à propos de l'utilisation du 49.3 par Matignon, que « sa brutalité n'en est pas moins

avérée, car, dès que l'article est enclenché, la discussion parlementaire s'interrompt. »

Dans un tel contexte, l'appel de l'intersyndicale à la mobilisation du 18 octobre a, selon la CGT, rassemblé 300 000 manifestants dans le pays où un million de salariés étaient en grève pour l'augmentation des salaires et la défense du droit de grève. Une mobilisation due à une colère croissante face aux hausses sensibles des prix : +8 % pour l'électricité, +15,8 % pour le gaz, +16 % pour le carburant, +10 % pour l'alimentation, etc. et ce, après des années de gel salarial. Colère aussi

après les réquisitions attentatoires au droit de grève constitutionnel.

Plus que jamais, face à l'inflation (6 %), les salariés exigent que les salaires suivent, d'autant que le ruissellement scandaleux en faveur des dividendes bat des records : en 2021, 70 milliards d'euros ont été versés aux actionnaires du CAC 40. Le camp présidentiel, en difficulté, a beau tenter de vouloir discréditer le mouvement social et museler le débat parlementaire à coup de 49-3, la colère de la rue n'en continue pas moins de gronder face à l'autoritarisme du gouvernement.

Les appels dans le *JDD* de l'ancien Président de la République Nicolas Sarkozy à Emmanuel Macron de « franchir le Rubicon de façon plus franche », tout comme les manœuvres du *RN* lors du vote des motions de censure de la *Nupes* à l'Assemblée nationale, ne pourront que renforcer la détermination des salariés et de leurs syndicats à exprimer le désaveu de la Macronie, alors que sévit la crise économique.

En témoignent les nombreuses mobilisations et grèves dans le pays ces dernières semaines : marche de la *Nupes* dans Paris le 16 octobre, manifestations syndicales, les 18 et 27 octobre. Déjà, la *Cgt* appelle à une nouvelle journée nationale d'action interprofessionnelle le 10 novembre pour la revalorisation du Smic à 2 000 € brut, une augmentation de 10 % du point d'indice dans la Fonction publique et l'indexation des salaires et pensions sur l'inflation. ■ 31/10/2022

Dernière minute

LULA REMPORTE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE.

● ● **Lula Présidente !!**

● Soulagement, l'ancien chef de l'État, 2003-2011, a remporté

dimanche le deuxième tour de l'élection présidentielle avec 50,9 % des voix. Il empêche ainsi un second mandat pour **Jair Bolsonaro**, représentant de l'extrême droite, que les Brésiliens surnomment *Bolsonazi* ou *l'innommable*, et qui n'a toujours pas reconnu sa défaite...

Si cette élection témoigne de la maturité démocratique des Brésiliens mais ne peut nous faire oublier que la gauche demeure minoritaire au Congrès (Assemblée et

!!LU LU LU!!
!!LA LA LA!!



Sénat). Les gouverneurs sont aussi majoritairement à droite... C'est donc une période de reconstruction démocratique qui s'ouvre, essentielle, car l'extrême droite reste puissante, souvent abritée sous l'aile des églises évangéliques. Cette victoire encourage les couches populaires qui, depuis dimanche, s'expriment plus librement. La victoire de Lula fait suite à une réelle réorientation à gauche de l'Amérique latine au grand dam des États-Unis. Nous y reviendrons dans notre livraison de décembre. ■ 31/10/2022



Sao Paulo, 30 oct. 2022. Lula au sortir du bureau de vote © Sipa-AP André Penner

LA STUPEUR, UN CONTE PHILOSOPHIQUE DE AHARON APPELFELD SUR FOND DE SHOAH PAR BALLES

lu par **FRANÇOIS MATHIEU**

1942. Un village proche de Czernowitz, la capitale de la Bucovine, pareil aux autres villages de la région avec ses paysans, son épicerie tenue par une famille juive, sa taverne, son gendarme. Depuis peu, la région est occupée par les Allemands, qui « ne sont pas comme les Roumains ou les Ukrainiens ». Eux « sont cultivés, ils sont le symbole de la culture », dit d'eux Ilitch, le vieux gendarme reproduisant un cliché populaire. Mariée, le bonheur d'Iréna avait été de courte durée. Anton la traitait en « propriétaire terrien déchu, ne s'intéressant ni à sa femme ni à son domaine, mais seulement à la température de la soupe qu'on lui servait et, si celle-ci n'était pas suffisamment chaude, il la renversait sans un mot dans le pot de chambre ». Aussi rêve-t-elle de retrouver la tante Yanka, qui vivait « recluse, loin du tumulte des hommes » et que, depuis l'âge de douze ans, elle n'avait plus revue. Iréna avait un « désir niché en elle depuis longtemps : fuir, fuir ».

Puis un jour, de sa fenêtre, elle aperçoit « une scène délirante » : la famille Katz voisine, alignée sans bouger devant l'entrée de son magasin sous la surveillance d'Ilitch. Les Katz ont deux filles, Adéla, amie d'enfance et de jeunesse d'Iréna, qui allait passer son examen de diplôme d'infirmière, et Blanka qui, elle, « avait péniblement terminé l'école communale et s'était aussitôt mise à travailler au magasin. » Et les voilà agenouillés sur ordre reçu par le gendarme. Leur maison et leur magasin sont pillés. Anton rapporte chez eux sa part de butin, du linge et d'autres objets. Le lendemain matin, Iréna découvre les Katz « assis par terre, enveloppés dans des couvertures ternes, les cheveux hirsutes, répandant une odeur d'urine ». Puis vient l'ordre de « creuser

une fosse d'un mètre et demi de long et d'un mètre de large ». Et Ilitch « assassina la famille Katz dans le dernier quart de la nuit ». On reconnaît là la Shoah par balles pratiquée par les *Einsatzgruppen* allemands et leurs auxiliaires locaux, ukrainiens notamment, en Europe de l'Est.

L'irréparable avait été commis. Plusieurs fois, incrédule, Iréna était intervenue auprès du gendarme, avait apporté de la nourriture à la famille juive, avait conversé avec Adéla. Mais ce soir-là encore Anton l'avait violente et, pour faire passer ses maux de tête coutumiers, elle « avait avalé deux cachets d'aspirine supplémentaires et s'était endormie ». Aussi, après cette scène, Iréna prend-elle la valise qu'elle avait préparée et s'en va, marche dans « un paysage géométrique » où « tous les kilomètres, une pancarte proclamait « Zone nettoyée de ses Juifs » [1] ». Pour aller d'abord chez la Tante Yanka.

Et c'est une autre Iréna qui se découvre. Libérée de son passé : « J'ai fui ma maison, mon mari Anton et les voisins juifs que le gendarme a assassinés puis enterrés à l'entrée de leur magasin », confie-t-elle à un vieux sage.

Libérée définitivement quand elle apprend la mort d'Anton dans une grande bagarre ? Non, car « la crainte inspirée par Anton ne l'avait pas quittée », sûre qu'elle était « qu'il ne la laisserait pas tranquille et la poursuivrait avec plus de détermination encore ».

Une errance a commencé, ponctuée de visions ? Habitées de visions rétrospectives. Déterminantes de son errance. L'une, la vision de la fosse béante avant l'assassinat des Katz, ou parfois celle de leurs visages collés à la vitre de sa fenêtre, qui fait surgir les affres du remords de ne pas avoir pu les sauver. L'autre, d'une image d'autrefois : « Jean-Baptiste, dont le

tableau était accroché à l'église au-dessus de l'autel, le visage incliné vers ceux qui s'agenouillaient devant lui, l'implorant de leur rendre la force de prier ». Aussi, dans les tavernes où elle s'arrête, parlait-elle « des souffrances de Jésus, de ses descendants assassinés » : « Jésus était juif. Il faut être clément envers ses descendants qui sont morts et ne pas se comporter avec eux en usant de la force. Il faut les laisser s'installer aux fenêtres, marcher dans leurs cours et leurs maisons abandonnées. Il est interdit de lever sur eux un bâton ou de leur jeter des pierres. » Sur les chemins, les hommes l'invectivaient, la battaient. Dans les auberges de femmes, celles-ci, paysannes, aubergistes, prostituées, qui vivaient ce qu'elle avait vécu avec Anton, l'écoutaient, l'encourageaient. Et Iréna prenait en elle leurs maux... sur son chemin de Jérusalem.

Dernier roman publié par Aharon Appelfeld (1932-2018) de son vivant, *La Stupeur* – en hébreu « Timahon » qui signifie aussi « miracle » – est le récit d'une quête de réparation et de rédemption. Roman ? Il vaudrait mieux dire « conte philosophique » comme l'illustre l'avant-dernière phrase : « le monde était rempli de fautes et de méchanceté, rempli de maladies et de souffrances, et d'une grande obscurité. ».

Iréna, rendue lucide par toutes ses visions, s'était chargée de tous ses maux, mais elle était « aussi inguérissable et n'avait plus le pouvoir d'apporter le salut ». ■

* Aharon Appelfeld, *La Stupeur*, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Éd. de l'Olivier, 2022, 250 p., 22 €. [1] *Judenrein*.



« ÊTRE JUIF

DANS LE NORD ET LE PAS-DE-CALAIS 1939-1945 »

La 80e commémoration de la rafle, le 11 septembre 1942, des Juifs du Nord et du Pas-de-Calais, a donné lieu à plusieurs manifestations ou expositions dans les deux départements.

Il s'agit notamment de l'exposition « *La Shoah dans le Nord et le Pas-de-Calais. La rafle du 11 septembre 1942 : persécution, déportation, résistances* » [1], organisée par le *Mémorial de la Shoah* et l'association « *Mémoires Juives Septentrionales* » et de la parution d'un livre collectif, « *Être Juif dans le Nord et le Pas-de-Calais 1939-1945* ». [2]

En 1939, près de 4 000 Juifs vivent dans le Nord et le Pas-de-Calais. À la fin du XIXe siècle, des émigrés d'Europe de l'Est qui fuient les pogroms de l'Empire tsariste s'établissent dans les villes. Malgré les départs en exode, les communautés juives de la région ont retrouvé en 1942 près de la moitié de leurs effectifs.

À l'issue de l'armistice du 22 juin 1940, le Nord et le Pas-de-Calais sont détachés de la France par décision personnelle de Hitler et rattachés au Haut Commandement militaire de Bruxelles. Cette région connaît un destin singulier par rapport aux zones occupées, annexées ou relevant du gouvernement de Vichy : recensements précoces avec une zone littorale immédiatement vidée de sa popula-

tion juive, calendrier des rafles spécifique, déportations vers les prisons du Reich, puis vers Auschwitz-Birkenau à partir du camp de rassemblement des Juifs de Malines en Belgique. [3]

S'il existe nombre d'articles issus de recherches d'historiens locaux et de témoignages de survivants et d'acteurs de la Résistance consacrés à cette période dans la région, le livre « *Être Juif dans le Nord et le Pas-de-Calais 1939-1945* » présente, pour la première fois, une synthèse d'études, de documents et de témoignages qui en fait déjà, à sa parution, un ouvrage de référence.

Les auteurs s'attachent particulièrement à mettre en valeur les réseaux qui ont permis le sauvetage de nombreux Juifs, dont des enfants, notamment avec des prêtres (l'abbé Stahl, le chanoine Vancourt...) et des protestants (tel le pasteur Nick à Fives). Ils montrent également qu'alors que jusqu'ici, on pensait que la réaction des cheminots de Lille à la rafle du 11 septembre 1942 – copie de celle du 16 juillet à Paris – était toute spontanée, le sauvetage des Juifs auquel beaucoup se consacrèrent relevait d'une évidente organisation.

La grande rafle de septembre 1942, rendue possible par les opérations de recensement et la constitution de fichiers, se déroule simultanément dans toutes les villes du Nord et du Pas-de-Calais où résident

des Juifs ; la police française assiste la *Feldgendarmarie* dans cette opération. Au total, 528 juifs (dont 196 de moins de 20 ans) sont emmenés le 11 depuis le bassin minier (Avion, Sallaumines, etc.) et sont rassemblés à Lille, puis à Malines, avant d'arriver à Auschwitz le 17 septembre : sur les 1 048 déportés de ce convoi (venant aussi de Belgique et du département du Nord), on compte 18 survivants le 8 mai 1945, soit 1,7 % : 2 femmes, 16 hommes, aucun enfant.

À Fives, entre 40 et 50 juifs ont pu s'échapper de la gare grâce à une vingtaine de cheminots et à l'organisation de résistance « La voix du Nord », bien implantée dans le rail et regroupant catholiques, gaullistes, communistes et socialistes. Comme le dit le *Talmud*, « *Qui sauve une vie, sauve l'humanité tout entière.* ». ■ **BF**

[1] Espace le Petit Carré, Hôtel de Ville de Lille jusqu'au 27 janvier 2023.

[2] Collectif Danielle Delmaire, Jean-Baptiste Gardon, Monique Heddebaut, et Rudy Rigaut, *Être Juif dans le Nord et le Pas-de-Calais. 1939-1945*, préf. Claire Zalc, postf. Jacques Fredj, Éd. Tirésias-Michel Reynaud, Paris, 2022, 480 p., 30 €.



[3] Cf. in *Presse Nouvelle* n° 309 (10/2013) en page 8 l'article de Jo Szyster sur *La Kazerne Dossin*.

HISTOIRE

L'ÉTRANGE judéophobie de Joseph Staline

Stéphane Courtois rappelle dans sa préface* que l'antisémitisme était de règle sous l'ancien régime russe. Certains tsars ont amélioré la situation de la communauté juive, d'autres l'ont aggravée. Mais jamais l'idée d'octroyer la citoyenneté pleine et entière aux Juifs de l'empire n'a été évoquée ni même esquissée. Avec la Révolution d'Octobre sont nés deux mythes, aussi erronés l'un que l'autre : le bolchevisme aurait été une affaire juive ou, à l'inverse, les Juifs auraient été hostiles aux révolutionnaires.

Aucune de ces versions n'est fondée, mais elles ont connu un réel succès et sont encore énoncées de nos jours. Parmi les instances dirigeantes, précise Vaksberg*, il n'y a guère que Trotski (Bronstein) qui soit juif. Les soviets ont eu en revanche un certain nombre de composantes juives, mais pas la majorité et de loin ! Il faut se rappeler ce que Karl Marx a pu écrire sur la question juive : la révolution est de nature internationale et ne peut donc pas se concentrer sur des problèmes d'identité religieuse ou raciale. Les bolcheviks ont adopté cette position à la lettre, mais toujours en insinuant une problématique sur cette entité si singulière du monde russe.

On peut s'interroger sur la nomination de Joseph Staline (de son vrai nom Djougachvili – il était Géorgien), d'un inconnu au Commissariat du peuple aux nationalités. Il est vrai qu'il avait écrit en 1913 un article dans la revue *Les Lumières* sur ce problème, de plus, il ne faisait pas partie du cercle de proches de Lénine. C'était un parfait inconnu, dont on savait seulement qu'il s'était évadé plusieurs fois des territoires de confinement de Sibérie. Il a fait alors part de son ignorance de tous ces peuples et de leur histoire. Lénine lui fit apporter l'aide de deux connaisseurs dont Nikolaï Boukharine. En ce qui concerne les Juifs, il refuse d'emblée de les considérer comme un peuple à part entière. Quant à Lénine, il croyait en l'assimilation.

En somme, la pensée de Karl Marx est demeurée le mètre de cette affaire épineuse. Et comme Lénine, Staline entendait bien mener une lutte farouche contre le *Bund*, la ligue des ouvriers juifs sociaux-démocrates. De plus, la paix de Brest-Litovsk signée avec l'Allemagne dont s'est

chargée Trotski, a provoqué des remous et des sentiments antisémites car le territoire de la Russie a été considérablement amputé. Si les lois discriminatoires avaient toutes été abolies, il demeurerait au cœur de la culture russe une méfiance à l'encontre des Juifs.

Zinoviev gouvernait l'ancienne capitale, Saint-Petersbourg, devenue Petrograd. Staline s'est gardé de se mêler de cette affaire. Les ennemis des bolcheviks les considéraient comme des agents du judaïsme. Il y a provoqué des massacres d'otages, la destruction d'églises et la persécution des prêtres. Mais bientôt toutes les fautes ont été mise sur le compte des Juifs, au point que le nouveau régime a dû promulguer un décret « *sur la lutte énergique contre l'antisémitisme* ».

Les pogroms se sont alors multipliés, dans un mélange des genres : anticommunisme et antisémitisme étaient la même chose. On sait même que des détachements de l'Armée rouge ont participé à ces pogroms. En avril 1919, cette question est mise à l'ordre du jour du comité central. La Crimée révoltée fut l'objet d'une répression féroce et l'antisémitisme en a été l'étape suivante.

En juin 1920, le Politburo a dû encore une fois se pencher sur ce problème. Staline s'est contenté de proposer que Kamenev soit chargé du dossier. Là encore, il évite toute confrontation. Au début des années vingt, Staline quitte son poste aux nationalités pour devenir secrétaire général du Comité central. Ce poste n'était pas considéré comme important, mais c'était celui qu'il ambitionnait d'occuper. Difficile de commenter l'antisémitisme de Staline, qui se manifeste par des éliminations de certains dirigeants de second plan. Mais s'il ne fait pas de déclarations précises, il a fourbi ses armes contre Trotski, Zinoviev et Kamenev. La victoire des bolcheviks avait mis un terme aux campagnes antisémites, mais pas à l'antijudaïsme qui est resté diffus.

Après la mort de Lénine, les associations sionistes avaient le soutien de l'État. Il en va de même pour les écoles et les bibliothèques où se développe une littérature en yiddish. Mais le Théâtre juif de Moscou, *Habima*, n'avait pas les faveurs du Kremlin. Celui-ci favorise les expériences de théâtre yiddish dans les provinces. Ce

n'est pas le moindre des paradoxes de l'attitude du pouvoir d'alors. Des écrivains d'origine juive sont reconnus comme Ilya Ehrenbourg, Vassili Grossman et Isaac Babel. D'autres n'avaient pas cette chance, comme Ossip Mandelstam et Boris Pasternak, mais ils n'ont pas cru que c'était à cause de leur judéité.

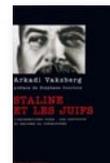
Alors est née l'idée d'une région autonome juive dans le nord de la Crimée. Les amis de Sergueï Essenine, antisémites déclarés, ont été arrêtés et fusillés. Vladimir Maïakovski a écrit sur commande un poème intitulé *Youpin*, qui fustige les ennemis des Juifs.

Staline n'a commencé à afficher une politique hostile aux Juifs qu'à partir de 1933, mais dans un contexte plus vaste qui a été sa lutte impitoyable contre ceux qu'il considérait comme ses ennemis. Allait alors s'ouvrir la grande et terrifiante saison des procès, de la liquidation de la « vieille garde » léniniste (Zinoviev et Kamenev, tous deux juifs, en première ligne) et l'exil de Trotski, au cœur d'exécutions de masse des « antirévolutionnaires » et de déportations dans les goulags. Cette répression, parfois très ciblée, d'autres fois aveugle, inclut l'antisémitisme à outrance.

Dans cette étude [1] extrêmement bien documentée et très méticuleuse, Arkadi Vaksberg s'interroge sur les mobiles de Joseph Staline en ce qui concerne la question juive : était-il vraiment judéophobe ou était-ce un des aspects de sa volonté d'instituer la terreur dans toute l'URSS ? C'est là une recherche indispensable pour qui veut savoir de quelle façon a évolué le régime soviétique et aussi les idées et les lubies de Staline qui étaient souvent contradictoires et cryptiques.

Le livre met en évidence l'ensemble des données faisant apparaître des orientations illogiques et déroutantes, en pesant chaque fois le pour et le contre, et en analysant les étranges changements de posture politique du dictateur. C'est vraiment un ouvrage indispensable. ■

* Arkadi Vaksberg, *Staline et les Juifs – l'antisémitisme russe : une continuité du tsarisme au communisme*, trad Dimitri Selseman, préf. Stéphane Courtois, Éd. Le goût de l'histoire-Les Belles Lettres, 390 p., 15,50 €.



Dos yidish vinkl - דאס יידיש ווינקל

Quelle histoire pour le yiddish ?

II. APRÈS MAX WEINREICH

Max Weinreich [1] fait donc débiter le yiddish en tant que langue dans les régions rhénanes (dans l'actuelle Allemagne), autour de villes telles que Worms, Mayence, Trèves, entre les XIe et XIIIe siècles. Dans les décennies qui suivirent la parution de son immense recherche, son *Histoire de la langue yiddish*, d'autres linguistes, plongés dans des recherches similaires, élevèrent quelques objections, ouvrirent la porte vers d'autres pistes.

Ce fut, par exemple, le cas de Nathan Susskind, professeur au City College de New York, yiddishiste renommé, décédé en 1994, qui avance l'idée que les Juifs, dans les périodes médiévales, ne parlaient pas vraiment un langage distinct de leurs concitoyens non-Juifs, et qu'il faudrait attendre le XVIe siècle pour voir le yiddish se former comme langue autonome.

Ses arguments : tous les documents écrits datant des périodes anciennes sont, d'après lui, du haut-allemand judaïsé, écrit avec les lettres hébraïques, présentant simplement quelques différences dialectales, selon leur lieu d'origine. Il envisage l'idée qu'il existait peut-être un parler dialectal juif, mais pas une langue constituée. Le doute persiste donc quant à la période de la genèse de notre *mame-loshn*. D'autre part, en 1979, un autre linguiste américain, Robert D. King, spécialiste de linguistique historique, d'études germaniques et de yiddish, remet en cause cette idée de la naissance du yiddish en Lotharingie, en Rhénanie. Il avance l'idée que les dialectes parlés en Bavière et vers le Danube, en Allemagne du Sud, autour de villes telles que Ratisbonne, Rothenburg, Vienne, Prague seraient le berceau de la cristallisation du yiddish.

Ses arguments : les dialectes rhénans auraient laissé une empreinte très faible dans

l'évolution du yiddish, alors qu'on trouve de plus grandes similitudes entre yiddish et parlars allemands de ces régions. Ainsi s'est formée la piste *danubienne*, dans les recherches autour du yiddish. On sait d'ailleurs que les groupes de juifs ashkénazes qui migrèrent vers l'Est, vers la Pologne, puis plus loin, venaient soit d'Allemagne centrale, soit du Sud et qu'ils ne sont pas passés par une seule région.

Cette idée d'un yiddish formé sur plusieurs dialectes haut-allemands, avec donc plusieurs sources, est aujourd'hui largement acceptée.

Plus près de nous, un autre linguiste, Dovid Katz, reprend cette idée tout en développant une nouvelle approche. Dovid Katz est américain, né d'une famille juive originaire de Lituanie, il a enseigné à l'Université d'Oxford, puis de Yale, avant de repartir vers le pays d'origine où il occupe, à Vilnius, une chaire de professeur de yiddish à l'université. Pour lui, il y aurait eu deux yiddish distincts ; le premier, le *yiddish rhénan* qu'il appelle « proto-yiddish » et le *yiddish proprement dit*, dont il situe aussi la naissance en Allemagne du Sud.

Quel suspense ! Pour l'instant, ces diverses théories, malgré tout, restent dans la lignée de la vision de Max Weinreich. Notre *mame-loshn* s'est formée d'abord sur la base de parlars allemands, de divers dialectes allemands, en période médiévale, pour évoluer vers ce yiddish et ses variantes que nous connaissons.

Pourtant, il est encore d'autres pistes surprenantes, patience... *Lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yidish-vinkl*. Retrouvons-nous le mois prochain dans notre coin yiddish. ■ Regina Fiderer

[1] Presse Nouvelle n° 399 d'octobre 2022, page 7.

יידיש? יידיש!

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

Babi Yar : CONTEXTE – UNE MÉMOIRE À PARTAGER

Le film de Sergueï Loznitsa : un événement fort par la puissance de ses images d'archives qui impressionnent. Au-delà de l'émotion, est-ce bien là tout le « contexte » ? ■ *PNM*

L'histoire du ravin de Kiev demeure aujourd'hui encore un enjeu politique et historique. Quelle place donner au massacre des Juifs à Kiev les **28 et 29 septembre 1941** au regard de l'histoire des événements qui advinrent dans le ravin ? Les réécritures de cette histoire varient selon l'idéologie, l'époque, l'intérêt national, par omission, négation, distorsion ou invention. Le récit de Loznitsa ne retient que l'histoire juive, qu'il inscrit dans la chronologie suivante : entrée des nazis en 1941, massacre des Juifs de Kiev fin septembre 1941, 1943 entrée des Soviétiques à Kiev, puis comblement du ravin dès 1952.

Effet miroir

Un montage, presque sans commentaires, sauf rares mentions sur cartons, de films et photos restaurés avec musiques et chants.

Volet filmé par les nazis : entrée des troupes, colonnes de prisonniers, puis à Lemberg (Lviv) un pogrom perpétré par des Ukrainiens contre de prétendus membres du NKVD. Des nationalistes de l'OUN [1] défilent derrière la croix gammée [2]. Explosion d'un immeuble. Carton : « *En riposte [...] les autorités allemandes ont décidé d'exterminer toute la population juive de Kiev* ».

Or, la décision de tuer les Juifs n'a jamais été liée à des représailles : le 12 septembre 1941, l'*Einsatzkommando C4a* de **Paul Blobel** arrive au cœur de l'Ukraine. Le 6 décembre, Blobel cite dans son rapport : 95 000 Juifs tués successivement à Dnipro, Tchernihiv, Jytomyr, Kharkov et Kiev-Babi Yar. La mise en œuvre planifiée de la *Solution finale* a commencé et Blobel est aidé par des Ukrainiens de la police auxiliaire et deux bataillons de volontaires.

Troublante force des photos en noir et blanc de **Johannes Hoëlle**, prises avant l'exécution des juifs de Lubny [3] : présence des corps, intensité des visages où se lit l'angoisse de l'attente. Puis Loznitsa représente le massacre des Juifs de Kiev des **28 et 29 septembre 1941** par le texte de Grossman (*L'Ukraine sans les Juifs*), défilant lentement en silence sur carton noir. Suivent les photos de vestiges en couleur du même Hoëlle : livres, châles, livres, prothèses de jambe, chaussures... Plus tard dans le volet soviétique du film, Effim Vilakis, ancien déporté du camp de Syrets,

rapporte aux actualités pour *Newsweek* que, dans le ravin, des prisonniers furent forcés de « *déterrer et brûler à ciel ouvert sur des bûchers les corps (...) des citoyens soviétiques qui y furent assassinés* ». Une des rares voix filmées qui évoque l'**Aktion 1005** [4]. Effet choc sur le spectateur. Seule la part juive de l'histoire du ravin lui ayant été dite, il ne peut que croire que Vilakis ment et défend ici la seule rhétorique stalinienne de l'histoire.

Volet de films soviétiques à la reprise de Kiev en 1943. La similitude et le parallélisme de l'action montrée créent un effet miroir avec le volet allemand qui induit l'idée que deux armées, dont on ignore les buts et les enjeux, se sont succédées occupant l'Ukraine. On montre le ravin à la presse, l'intervention d'Effim Vilakis. Suivent des témoignages extraits du procès de Kiev, une scène de pendaison publique. 1952 : les soviétiques comblent le ravin.

À France Culture Loznitsa explique que le texte de Grossman parut pour la première fois en 1991 dans un journal de Riga. Or, Grossman en 1943, devant le refus de son texte par la *Krasnaya Zvezda* (l'Etoile rouge), le fit publier en yiddish en URSS, par le journal du *Comité juif antifasciste* soviétique, *Eynikeyt (Unité)*.

Enjeux de mémoire

Loznitsa avance que son film n'a pas de commentaire pour laisser le spectateur libre d'interpréter les images et chercher lui-même des explications. Or nul ne peut saisir la très complexe histoire du ravin de Babi Yar en ignorant tous les faits historiques qui s'y sont déroulés et dont les ramifications mémorielles sont multiples. De *quoi* et de *qui* parle-t-on ici ? Du seul massacre des 28 et 29 septembre de 1941 ? Le fait que le stalinisme fit tomber une chape de plomb sur la *Shoah* ne suffit pas à dire tout le « contexte » de l'histoire de Babi Yar.

Raul Hillberg oscille entre un total de 120 000 à 140 000 victimes à Babi Yar (en fourchette basse) là où d'autres historiens montent à 180 000. Dovjenko ou Roman Karmen montrant Babi Yar dans leurs films dirent 200 000 citoyens soviétiques, Karmen précisera : dont des dizaines de milliers de Juifs. A Kiev les nazis tuèrent les tziganes

quelques jours avant les juifs, puis 2500 malades du grand hôpital psychiatrique. Les tueries dans le grand ravin se succédèrent près de 700 jours jusqu'au 29 septembre 1943 [4]. **À Babi Yar, 33 771 Juifs de Kiev furent tués les 28 et 29 septembre 1941** (Raul Hillberg arrondi à 34 000 dans une de ses pages), mais à leurs cadavres se mêlaient ceux des handicapés, Tziganes, Roms, Chrétiens, Musulmans, Tatars, Sintis, Ukrainiens, Russes, résistants... tous citoyens soviétiques. S'il faut compter d'un million à un million cinq les victimes de la totalité de la *Shoah* en URSS (frontière de 1940, Ukraine incluse), il faut aussi compter qu'au moins 25 millions de citoyens de toutes les nationalités de l'URSS y périrent. À Babi Yar, on ne compte plus les mémoriaux, tant il y en a. ■

[1] OUN : Mouvement nationaliste extrémiste ukrainien créé en 1929, toujours actuel.

[2] Actualités nazies de *Die Deutschen Wochenschau* (36mm.), 1941.

[3] Date probable de prise le 1er octobre 1941 sur un rouleau de film Agfacolor 36 mm dont il reste aujourd'hui 29 photos, gardées à titre privé par Hoëlle.

[4] **Sonderaktion 1005** : Opération menée par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale afin d'effacer les traces de leurs exécutions de masse.

* Sources des chiffres, dates et faits : **Raul Hilberg, La destruction des Juifs d'Europe**, Éd. Gallimard, Paris, 1985.



Signalons la sortie en salle, ce 2 novembre, d'un puissant film ukrainien tourné avant le 24 février 2022. Lors de la *Malanka*, carnaval typique des villages de Bucovine, une famille se heurte à la mafia, aux gangs, parrains locaux, petits oligarques qui ont tout pouvoir de vie et de mort. Une Ukraine dévastée se révèle. À voir absolument. ■

Théâtre LA CHRONIQUE DE KAROLINA WOLFZAHN

LE JOUEUR D'ÉCHECS

Gilbert Ponté, comédien, metteur en scène d'origine italienne et directeur de sa compagnie, *La Birba*, et sa première exigence est que chacun puisse accéder aux grandes œuvres et vivre de belles émotions. **Entré dans le théâtre** à 14 ans, après des études à l'ENSATT et au Conservatoire, il a créé plusieurs seuls en scène, dont dernièrement Michaël Kohlhaas, le héros du roman de Heinrich von Kleist, l'homme révolté qui termine pendu.

Le metteur en scène déclare : « *Je veux donner à imaginer un univers ; il y a un public pour les beaux textes. Je suis un optimiste, il y a des êtres qui peuvent sauver le monde, quelqu'un se réveille... et surtout le monde est différent après la Shoah, il ne faut pas oublier.* »

Sa démarche artistique l'a amené à mettre en scène et interpréter *Le joueur d'échecs* de Stefan Zweig, publié en Argentine en 1943 après le suicide, en 1942, de l'auteur et de sa femme.

Gilbert Ponté joue avec un engagement corporel et spirituel extraordinaire. « *J'ai gardé les personnages, le narrateur et sa femme, le joueur d'échecs, le Dr. B. et Mc Connor, sur une musique de jazz des années 40. Il est intéressant de constater dans ce récit à quel point le manque d'intelligence peut canaliser les esprits sur un point, exemple le nazisme. C'est dramatique, l'absurdité écrase l'intelligence, le brillant esprit qu'est le docteur ne gagne pas.* »

Un paquebot emmène en Argentine le conteur, Stefan Zweig, qui se trouve face à Mirko Czentovic, le paysan



hongrois champion du monde d'échecs, abruti, d'une rare bêtise, dont l'unique but sont les échecs et l'argent. Cet homme, recueilli enfant, orphelin, par le curé du village s'avère très tôt, malgré son manque total d'intelligence, un génie des échecs : « *Car à la seconde où il se levait de l'échiquier, devant lequel il était un incomparable maître, Czentovic devenait inéluctablement un personnage grotesque et presque risible [...] malhabile, mais avec une brutalité presque imprudente, plein d'une avidité mesquine et souvent même odieuse, il s'appliquait à tirer tout l'argent possible de son talent et de sa gloire, ce qui déclenchait ricanements et fureur chez ses confrères aux échecs* ». Ce Czentovic symbolise l'arrivée d'Hitler et du nazisme.

Face à lui, l'aristocratique Dr. B., intelligent, cultivé, est un homme qui sombre dans la folie, irrationnel, déconnecté de la réalité. Juif, bourgeois, fidèle à son pays, il a subi la torture psychologique du régime nazi. Enfermé durant quatre mois dans une chambre, seul, sans aucun objet, aucun autre être humain, subissant des interrogatoires pour lui arracher des renseignements. Son esprit s'est dédoublé. Il a appris à jouer seul aux échecs. Il est devenu un drogué du jeu, presque un schizophrène, au point qu'on l'hospitalise ; grâce au médecin, on lui donne quinze jours pour quitter le pays. Il est en quelque sorte le double de Zweig fuyant les nazis.

Le narrateur et le riche Mc Connor provoquent par ruse une rencontre aux échecs entre Czentovic et le docteur B. Le duel est passionné et la fin surprenante.

Dans ce texte, Zweig utilise l'allégorie du fascisme, la torture, la Gestapo. Déjà avant la Première Guerre mondiale, il se plaignait de de « *l'inquiétude intérieure déjà intolérable* ». À cette époque il se lie d'amitié avec Freud, Romain Rolland et d'autres pacifistes, convaincu que « *la défaite et la paix valent mieux que la poursuite du conflit* ».

Face à la montée du nazisme, il rejoint l'Angleterre et ensuite Rio de Janeiro où il s'empoisonne au véronal avec sa femme, Lotte Altmann. Il n'a laissé aucune explication. Gilbert Ponté : « *Rendre visible l'invisible a toujours été mon idéal, faire confiance à l'imagination du public et à son intelligence, pas de décor mais des lumières, le comédien s'exprime avec son corps ; le mouvement, le mime, le travail vocal sont ses formes d'expression* ».

Louis Jouvet décrétait : « *Le théâtre est l'une de ces ruches où l'on transforme le miel du visible pour en faire de l'invisible. Le théâtre est chose spirituelle, un culte de l'esprit ou des esprits.* »

Le style de Stefan Zweig est clair et précis sans détails superflus. Dans *Le Joueur*, on peut ressentir le désespoir de l'écrivain autrichien, chassé de sa patrie par le nazisme, brisé par l'état du monde jusqu'à ce 22 février 1942 où il met fin à ses jours après avoir envoyé à son éditeur le manuscrit de son plus grand chef-d'œuvre.

Stefan Zweig est l'auteur le plus lu en France et l'un de ceux le plus lus au monde, et un fin connaisseur et analyste de l'être humain. ■

* **Stefan Zweig, Le joueur d'échecs**, du 14/11/2022 au 31/01/2023 au Théâtre Essaïon, 6 rue Pierre au Lard, Paris 4° (www.labirba.net).

MOSES NAPPELBAUM, LE REMBRANDT DE LA PHOTOGRAPHIE

(Suite de la Une)

Après le travail, Moses parcourait les rues de Minsk et étudiait les photos exposées dans les vitrines des studios locaux. Le jeune Moïse voulait apprendre d'autres maîtres tout en ambitionnant de faire de la photographie d'une manière différente. C'est peut-être au cours d'une de ces promenades qu'il a eu l'idée de se débarrasser des arrière-plans et des objets artificiels et de travailler à la place avec des lumières et des ombres savamment calculées. À 18 ans, il fait un long voyage à travers la Russie, l'Europe et l'Amérique. Il visite Moscou, Odessa, Varsovie, New York et Pittsburgh. Il a 26 ans quand il revient dans sa ville natale, avant de déménager à Saint-Petersbourg. Il y travaille pour le magazine *Le Soleil de la Russie* en tant que portraitiste à plein temps. À 41 ans, en 1910, Nappelbaum ouvre un studio privé sur la Perspective Nevski, au numéro 72.

En 1918, sur ordre du gouvernement, le photographe s'installe à Moscou, ouvre son atelier sur Arbat, au numéro 40. Il n'appartient à aucun parti, ne « fait » pas de politique mais se voit confier la tâche de faire un portrait de Lénine : malgré la révolution, peu de gens connaissent, à cette époque, le « chef du prolétariat mondial ». Presque tous les dirigeants du jeune Pays des Soviets passeront entre les mains du photographe de Minsk.

En plus des photographies des dirigeants de la révolution, il a créé une galerie de portraits de personnalités sans lesquelles il est impossible aujourd'hui d'imaginer la culture russe du siècle passé : Stanislavski et Eisenstein, Pasternak et Essénine, Chostakovitch et Khatchatourian, Galina Oulanova et Isadora Duncan, Chagall, Mikhoels... Des Français aussi : Barbusse, Romain Rolland.

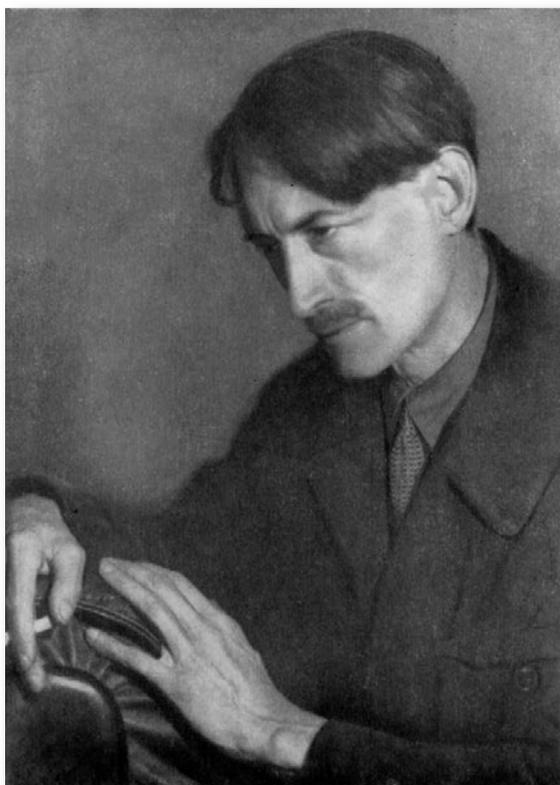
Depuis les années vingt, Moses Nappelbaum participe à des expositions internationales. Des expositions personnelles de Nappelbaum ont eu lieu en 1918 (Pétrograd), 1935, 1946, 1955 (toutes à Moscou). Il est



Moscou. Lénine au défilé des troupes de Vsevobuch* sur la Place Rouge
© Nappelbaum, 25 mai 1919



Solomon Michoels. שלמה מיכאעלס © Nappelbaum, 1940



Henri Barbusse © Nappelbaum



La poétesse Anna Akhmatova © Nappelbaum



Les poètes Alexandre Blok et Korney Tchoukovski
© Nappelbaum, 1921

par **BERNARD FREDERICK**

le seul photographe à avoir reçu le titre d'artiste émérite de la République de Biélorussie, à l'âge de 66 ans.

Les règles de l'époque prescrivaient au moins trois sources de lumière pour une exposition correcte. Moses Nappelbaum a cependant commencé à n'utiliser qu'une seule source de lumière afin de se concentrer sur le visage de ses modèles. Son style était très similaire à celui de Rembrandt, d'où son surnom. Nappelbaum s'est efforcé de transmettre le monde intérieur, le caractère et même le parcours professionnel de ses modèles. Par exemple, le portrait de la grande danseuse de ballet Galina Oulanova est totalement différent des photographies de studio conventionnelles de l'époque. Un autre magnifique exemple de l'œuvre de Nappelbaum est le portrait d'Anna Akhmatova, brillante représentante de « l'âge d'argent » de la poésie russe.

Nappelbaum a composé son portrait dans le style Art nouveau, rappelant les graphismes de Gustav Klimt.

Dans l'après-guerre, Nappelbaum photographie moins. Il travaille sur un livre dans lequel il résume sa vaste expérience créative, *De l'artisanat à l'art*. L'ouvrage sera publié en 1958, quelques mois après la mort du photographe à l'âge de 89 ans.

« Je n'étais pas fasciné par la photographie de paysage, écrit-il, ni par les photos de tous les jours ni par les reportages. Le visage d'un être humain a toujours exercé sur moi un attrait inexplicable. [...] Un portrait photographique, comme un portrait pictural, est l'incarnation d'une image artistique, la révélation du monde intérieur d'une personne, de sa psychologie, de son milieu social et de sa personnalité. [...] Je crois sincèrement que la photographie de portrait prendra une place prépondérante à l'avenir, qu'elle regorge d'opportunités non encore épuisées ». ■

* **Vsevobuch** : mot-valise russe (всевобуч) désignant la « formation militaire universelle » (всеобщее военное обучение) instaurée de mars 1918 à 1923 pour combattre les vestiges de l'opposition au régime soviétique.